

SOME CLICHÉS

UNE ENQUÊTE SUR LA DISPARITION DU ROCK'N'ROLL

SOME CLICHES

Une enquête sur la disparition du rock'n'roll
est le cinquième volume de la collection l'Ecarlate
dirigée par Jérôme MARTIN

Déjà parus dans la même collection :

Pierre JOURDE : *LA VOIX DE VALÈRE NOVARINA*

Akos KERTESZ : *LE PRIX DE L'HONNÊTETÉ*
(roman traduit du hongrois par G. KASSAI et G. BELLAMY)

Claire MERCIER : *FIGURES DU LOUP*

Enver PUSKA : *PIERRES TOMBALES*
(récit traduit du bosniaque par N. PHILIP-DIZDAREVIC)

Les éditions l'Ecarlate ont également publié :

Georges BATAILLE : *DICTIONNAIRE CRITIQUE*
(préface de Bernard NOËL)

Brigitte FONTAINE : *LA LIMONADE BLEUE*

Alail MARC : *ECRIRE LE CRI / SADE, BATAILLE, MAÏAKOVSKI...*
(préface Pierre BOURGEADE)

Bernard NOËL : *L'ESPACE DU DÉSIR*

Jean ZAY : *CHRONIQUES DU GRENIER*

Illustration de 1^{ère} de couverture : John LYDON

avec l'aimable autorisation de Pierre BENAIN

Graphisme : Fanny CORCIA, Sultana TAÏEB

Mise en page : ♣* Cécile GUILLEMET

Remerciements à : Christophe PIERROT, Laurent "Deep Purple" QUINT

Blog de Pierre MIKAÏLOFF : <http://www.20six.fr/SOME-CLICHES>

Pour tout renseignement, écrire à :

l'Ecarlate

Librairie *Les Temps Modernes*

57, rue N.D. de Recouvrance

45 000 Orléans

© L'Harmattan, 2005

ISBN : 2-7475-9865-9

Pierre Mikailoff

Some Clichés

*Une enquête sur la disparition
du rock'n'roll*

L'Ecarlate/L'Harmattan

A Dick Manitoba

- Je me souviens de l'époque où ils m'allaient encore, grogne Sparko, luttant pour entrer dans une paire de pantalons qui semblent résister. Rappelle-moi pourquoi nous faisons ça ? demande-t-il à Lee.

- Nous le faisons, Sparko, pour la gloire, répond Lee. La gloire et ce putain d'amusement sans complication.

- Rien d'autre ?

- L'argent, bien sûr, ne fait pas de mal, avoue Lee en se dirigeant vers la scène.

- Bien, ajoute-t-il, accomplissons ce pour quoi nous sommes venus et ensuite nous pourrons tous aller nous en mettre une sérieuse.

*Propos échangés entre Lee Brillaux et Sparko
de Dr. Feelgood et rapportés par Allan Jones
(UNCUT n°84, mai 2004).*

Avant-propos

(Bande son : *All Through The Night*
par Lou Reed)

Au début de la décennie quatre-vingts, Louis Deprestige, un ex-punk reconverti en chanteur à grosse voix rincée au défoliant, résume bien la situation : *Le monde est rock*. C'est vrai que, trente ans après avoir été révélé au grand public nord-américain, ce rythme binaire qui semble si facile à reproduire au premier abord a achevé de conquérir le monde. Il est désormais la référence culturelle commune des 15-35 ans répartis sur les cinq continents. Même au cœur de ce que l'on appelle encore le tiers-monde, on délaisse rythmes et instruments traditionnels au profit d'un back-beat sans fioriture et de guitares japonaises aux vernis rutilants. On murmure même qu'au-delà de cet inquiétant et mystérieux rideau de fer, des K7 circulent sous le manteau et que des groupes se forment. Et dans cette partie du monde qui inventa la carte de crédit et le réfrigérateur, le rock est tout simplement "tendance". Les publicitaires l'utilisent pour vendre des yaourts à boire et des chaînes hi-fi, les producteurs hollywoodiens, d'habitude si frileux, financent des films "rock" à tour de bras, les chanteurs ringards et les politiciens en campagne confirment qu'ils "en" écoutent un peu, les émissions littéraires commencent timidement à inviter des journalistes de la presse spécialisée qui publient des monographies consacrées à des rock stars, tout magazine sérieux se doit de publier un supplément annuel qu'il baptisera "spécial rock" et, comme si cela ne suffisait pas, un compositeur astucieux décrit une certaine *Rock'n'roll Attitude* pour relancer la carrière de notre premier chanteur national.

Nous avons franchi le point de non-retour quand ses enfants sont entrés dans le paysage audiovisuel par la grande porte. Désormais, le rock "porte-voix de la rébellion" n'était

plus. En fait, notre rock'n'roll s'accommodait mieux de l'écrit et de la place qu'il occupait au sein de la culture underground. En devenant accessible à tous, il perdait sa raison d'être. Géré comme n'importe quelle autre branche de l'industrie du spectacle par des managers conscients de son importance économique, et traité avec bienveillance par les journalistes bien-pensants en raison de sa place dans l'histoire des cultures populaires, il était devenu la négation de ce qu'il avait signifié un jour.

De *That's All Right* à *God Save The Queen*, le rock avait été révélé au grand public par des artistes qui s'en foutaient. Vous pouviez faire chanter à Elvis des cantiques de Noël, des chansons country, des ballades sirupeuses - et même parfois du rock'n'roll -, cela lui était totalement indifférent, il avait le don. Johnny Rotten haïssait les compositions de Glen Matlock, pourtant, en y ajoutant ses mots il les a transformées en classiques. Quant à Sid Vicious, autre image pieuse de l'académie du stupre, a-t-il jamais compris ce qui se passait autour de lui ? Peu importe au fond, car prendre la pose suffisait - et suffit encore - pour mériter l'appellation contrôlée : **ROCKER** (jambes écartées, pantalon de cuir, cheveux gominés, guitare en bandoulière et rictus méchant). Sur certains clichés, un groupe comme le Clash semble évoluer au milieu d'un décor de carton pâte qui se voudrait la reconstitution idéale d'une mythique rue sordide londonienne. Cela a fini par mettre la puce à l'oreille aux chanteurs de variété les plus conservateurs qui se rallièrent eux aussi à l'imagerie "jeunesse délinquante". Bien sûr, ils ne savaient pas vraiment choisir leur cuir et pour ce qui était des coupes de cheveux...

C'est dire s'il était temps de passer à autre chose pour ceux qui cherchaient le frisson et d'abandonner au grand public cette poignée de clichés à laquelle se résumait désormais le rock'n'roll. Le rocker était devenu un personnage sympa-

thique qui arpentait les spots publicitaires et les téléfilms, qui raccompagnait votre fille à l'heure prévue quand il l'invitait au cinéma et qui n'aurait jamais songé à égratigner la peinture de votre voiture avec ce cran d'arrêt qu'il ne conservait que pour le folklore.

Une poignée de clichés, c'est ce que représente le rock'n'roll pour le grand public et pour ceux qui sont nés après 1980. Une série de postures, une galerie de stéréotypes que nous avons tour à tour expérimentés au cours d'une adolescence turbulente.

Vince Taylor, Bryan Ferry, David Bowie, Richard Hell, Iggy Pop, Bo Diddley... Le rock'n'roll n'est qu'une longue série de pauses, une accumulation de codes inventés ou détournés par des personnages haut en couleurs, souvent cocasses. Le rock'n'roll n'est que cliché. L'ultime dépositaire de l'image du rocker fut pendant longtemps Keith Richards, comme en atteste une photo en noir et blanc, parue dans *Rock'n'Folk* en août 78, où il apparaissait décharné et dangereux. Longtemps punaisé sur le mur de ma chambre, cet exemple observé quotidiennement me rappelait la distance à parcourir pour ressembler à quelque chose.

Suivirent deux décennies où chacun s'amusa avec ce qu'il avait à sa disposition : des remix (parfois) audacieux, des instruments électroniques assemblés en République Populaire de Chine, des drogues inédites, d'étranges vêtements et de nouvelles danses.

Jusqu'à ce jour d'août 2003 où j'allai voir les Black Rebel Motorcycle Club au Nouveau Casino. Je découvris qu'après tout ce temps le rock'n'roll était toujours vivant et qu'il était joué par des garçons qui avait repris contact avec la rue, avec la réalité. Je rentrai chez moi et décidai d'allumer ce vieil ordinateur qui traînait dans la poussière. Tout a commencé comme ça, avec deux index maladroits et un clavier rétif.

**1. L'ÂGE DE L'INNOCENCE (?) -
MÉNESTRELS SOUS BENZÉDRINE**

Cliché 1, La *redneck attitude* (Bande son : *Live In A Song* par *Les Nights*)

“**O**n *the radio...*”, répète le chanteur avec insistance. La découverte du rock'n'roll, pour chacun de nous, commence par la radio (voir la description que livre Lou Reed de sa découverte par Jenny, cinq ans, qui appuyant une fois de plus sur l'interrupteur de la radio familiale découvre, en lieu et place “*du rien du tout*”, une station new-yorkaise qui diffuse cette “*fun, fun music*”). La célébration de cette initiation par voie d'ondes n'a pas cessé depuis lors, y compris en France, où on emploie parfois pour ce faire une langue proche de l'Anglais.

J'ai ce disque, celui d'un groupe modeste, un de ceux qui n'enregistrèrent en tout et pour tout qu'un single. Un groupe essentiel car exemplaire par la banalité de son parcours. Leur répertoire ne compte qu'une bonne chanson. Et encore celle-ci n'est-elle qu'en partie aboutie. Trop d'indulgence dans l'écriture. Peut-être, l'auteur, après avoir tout donné, s'est-il écroulé, épuisé, incapable de seulement se relire ? En témoigne la structure lâche de la chanson, qui manque de laisser se perdre notre intérêt en route. Et ce n'est pas cette prise de son sans relief qui viendrait le relancer. Et pourtant, le charme opère.

Le label qui a produit ce disque est un de ceux qui semblent n'avoir vu le jour qu'ici, créé à l'instigation de puristes gris et irascibles. Leur référence suprême était Phil Spector mais, sans s'en rendre compte, ils tournaient le dos à toutes les règles élémentaires qu'avait appliquées le maître de la pop pour conquérir le monde et les *charts*. Spector était avant tout un moderne. Sûrement pas un passéiste. Dès lors, quelle pouvait être la pertinence d'appliquer en 1985 des règles édictées en 1961 ? Aussi, la production de ces labels restait-elle confinée à un réseau de disquaires spécialisés. Ces gens

aimaient rester entre eux, vivaient dans un camp retranché entouré de fortifications obsolètes, et menaient une existence réglée, en veillant au respect du dogme, avec le zèle des petits clercs de l'inquisition.

Mais, quelques fois, ce genre de choses se produisait : une mélodie pop passait entre les mailles du filet de la censure. Tel ce single, on ne peut plus underground, qui recelait presque clandestinement une ligne mélodique qu'aurait pu fredonner un Laurent Voulzy. Une mélodie "grandes ondes" que ce groupe d'Angers semblait avoir écrite par hasard, presque à son corps défendant. Une mélodie trop grande pour eux, trop belle, qu'ils n'arrivaient pas tout à fait à étreindre. Cette maladresse était touchante, on se disait que des gens capables de ça n'étaient pas irrémédiablement perdus. Malgré lui, ce groupe qui se rêvait en rockers intégristes, accouchait de cette chanson mélancolique qui semblait mue par sa volonté propre, qui semblait s'échapper, s'envoler.

J'entendis ce simple, un soir, dans le studio d'une radio FM qui recevait le groupe dont j'étais le guitariste, à un moment précis où il devait correspondre à mon humeur neurasthénique. Je demandais son titre. Je l'adoptais.

Quelques mois plus tard, lors d'un concert à Angers, j'ai malheureusement rencontré les Nights. Nous partageons l'affiche avec eux. A l'inverse de leur mélodie, ils n'étaient guère tournés vers le monde. Ils ressemblaient à de vieux apparatchiks rock'n'roll. Peu loquaces, figés dans une drôle de posture passéiste. Je les ai néanmoins congratulés pour "la chanson". Je n'ai pas pu m'en empêcher. Ils étaient comme gênés, s'excusaient, expliquaient que le résultat était beaucoup trop acidulé à leur goût, que cela ne se produirait plus. Ils ont tenu parole, cela ne s'est pas reproduit.

Après cette rencontre, je n'avais plus très envie d'écouter leur disque. Cela arrive parfois. Nous avons joué, sommes

allés dîner, et avons regagné Paris. Je suis rentré chez moi et j'ai pensé à autre chose.

Cliché 2, Le *vitellone* (Bande son : *Airport* par les *Motors*)

En Italien, le mot *vitellone* signifie petit veau et, par extension, bon à rien. Le *vitellone* évolue dans le monde de la virtualité et de la potentialité. Les plus doués ou les plus courageux finissent escrocs. Fellini, dans son film du même nom, décrit des *vitelloni* vieillissants, empâtés, à la calvitie naissante. Ils vivent toujours chez leurs parents et assistent aux événements qui ponctuent leur quotidien sans y prendre part. Je n'aimerais pas revoir ce film aujourd'hui. Peut-être parce que je ne suis pas certain de pouvoir le regarder sans y retrouver un peu trop de moi-même. Comment en suis-je arrivé là ? Il convient, pour le comprendre, de passer en revue les diverses étapes de l'éducation d'un *vitellone*.

1/Le *vitellone* refuse le combat

J'entre dans ce café baptisé par un propriétaire inspiré "L'oasis". Il n'y a personne, hormis un grand type installé au comptoir qui ironise sur mon badge de Téléphone quand je passe devant lui. "Un mot de plus et je te fume, *motherfucker* !" pourrait sembler une réponse appropriée en la circonstance. Pourtant, sa carrure, ses muscles saillants et son assurance m'incitent à plus d'indulgence. C'est sans importance, je commande un diabolo menthe et avise un calendrier des Postes sur le mur du fond. Cette fois, mon chronoscope dérégulé m'a conduit en septembre 1978. Mon regard revient sur le persifleur et j'assiste impuissant à un nouvel acte de barbarie de sa part. Il s'est approché du juke-box et s'apprête à sélectionner *Airport*. Je me souviens soudain pourquoi je n'aime pas ce bar. Situé à une rue du lycée, il est tenu par une sorte d'indic. Le bruit court en effet que le propriétaire prévient le proviseur lorsque des élèves consomment

de l'alcool dans son établissement. Il les sert, encaisse l'argent, ensuite, il décroche son téléphone et, au nom de l'ordre et de la protection des mineurs, demande à parler au proviseur : "Je ne fais que mon devoir, Monsieur, rien que mon devoir. Je dois vous avertir qu'ils en sont à leur troisième bière, oui, Monsieur le proviseur, vous avez bien entendu : leur troisième ! Je sais bien que je n'aurais jamais dû les servir mais vous connaissez ma situation : une femme malade, les études de la petite à payer et un bar déserté par ses clients en raison de ma réputation de merde... Oui, bref, j'ai pensé que je ferais mieux de vous avertir. Compris, je les retiens jusqu'à votre arrivée. A tout de suite, Monsieur le proviseur. Mes respects, Monsieur le proviseur."

J'examine ce triste personnage en sirotant mon diablo. Ces cheveux gominés, sa moustache fine taillée à la manière des séducteurs des années trente, ne me disent rien de bon. C'est pas le genre à payer sa tournée de diabolos, voyez ?

2/Le vitellone est pauvre

Pour retrouver un semblant d'humanité, il suffit d'aller un peu plus loin. Prendre la direction du lycée, longer l'entrée principale, suivre cette rue qui oblique brusquement vers la droite, passer sur le pont qui enjambe la départementale à quatre voies qui évoque tant les échangeurs routiers de la Motor City et, enfin, se laisser gagner par l'enthousiasme en apercevant la Tour Biret. Cet établissement, ouvert au début du 20^e siècle, mériterait d'être universellement reconnu et fêté. Vous pouvez tout y faire pour quasiment rien : lire la presse, fumer, draguer, jouer au billard, prendre le soleil en terrasse, faire un somme, manger un morceau, etc. Les chauffeurs du dépôt de bus d'à côté viennent y draguer les fillettes délurées du lycée. Ils y parviennent relativement aisément car ils sont en mesure de leur payer des verres. Ils